

sources and numerous newspaper articles. One unfortunate lack, however, is Marie-Paule Rambeau's Chopin dans la vie et l'oeuvre de George Sand (Paris: Les Belles Lettres, 1985), which Delaigue-Moins does use effectively. I would recommend Atwood's book to anyone seeking a biography angled in the performance perspective; more general readers may find it somewhat tedious.

Another book for Chopin aficionados is the recent reedition of his letters, translated and edited by E. L. Voynich (collected by Henryk Opieński). Chopin's Letters provides an opportunity to discover a few of Chopin's intimate friends we rarely meet in most biographies. The editor also claims to have been the first to publish a little known diary fragment.

The translation does have a few problems, principally due, according to Voynich, to Chopin's utter lack of consistency in spelling and language. Chopin blithely guessed at the spelling of non-Polish names, but worse: he often mixed languages, thus also mixing idioms, which is a translator's nightmare. On the subject of idiomatic expressions, however, the translator fails us by insisting on giving a literal rendering of such phrases and using footnotes to provide additional clarification; the combination produces a rather choppy and unsatisfying reading experience. In fact, the tone of the English betrays the date of the original edition (1931); and the awkward style of the translation causes the modern reader more language problems than necessary.

The 'sandiste' will appreciate Delaigue-Moins's book for its direct juxtaposition of George Sand and Frédéric Chopin. Atwood's book serves as an important ancillary work, providing valuable information about Chopin the musician that could be most helpful in understanding Sand's appreciation of music and the musician through Chopin's eyes. And while Chopin's correspondence offers the 'sandiste' interesting details concerning his private life, this edition lacks all the careful scholarship we have come to expect due to the excellent work Georges Lubin has done on Sand's correspondence. Nonetheless, for the extremely important Chopin chapter of Sand's life, these three books fill in some fundamental gaps in our understanding of Chopin, the man and the musician, and of his role in Sand's life.

David A. Powell  
Hofstra University

Goldin, Jeanne, éd. George Sand. Voyages et Ecritures.  
Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1988.

George Sand, l'écrivaine, ne tenait maison ni à Nohant, ni à Venise ni à Paris ni à Gargillesse, ni dans aucun de ces endroits où des plaques viennent enfin célébrer son vibrant passage, mais dans un coin secret, connu d'elle seule, que Nicole Mozet dénomme son lieu d'écriture et que je désignerai par la "verte Bohême". Pays de l'ailleurs, atteint seulement par quelque transport. Et que le

chemin le plus sûr pour rejoindre ce continent sandien, à nous, lecteurs de cette fin de siècle, c'est sans doute d'emprunter ce léger véhicule, cet opuscule que Jeanne Goldin a eu l'initiative de monter pour notre plaisir: ce George Sand, Voyage et écriture, numéro de printemps 1988 des Etudes françaises de l'Université de Montréal.

Toute écriture est, bien sûr, un acheminement de la plume, avançant le long d'une ligne imaginaire, au fil de l'encre, vers un but lointain, l'oeil éventuel du lecteur. Il est certain que George Sand, d'autour de sa table, a couvert de ses bâtons assez de kilomètres pour en faire plusieurs fois le tour du globe. Mais elle a aussi effectivement voyagé, et ces deux aspects du déplacement sont ici exposés. Nous le savons, elle a bravé les Pyrénées, les Alpes et le Massif Central: elle a cheminé cent fois de Nohant à La Châtre, de la mansarde bleue à la Bibliothèque Royale.

C'est dire l'opportunité de ce petit opuscule qui prend son vol, de la façon la plus allègre, sur l'essai d'une représentante de la troisième génération de sandistes, Louise Dulude. L'"envol de la femme-plume" met Sand sous son véritable jour, celui du monde aérien, du peuple ailé des oiseaux. Elle les prend pour fil conducteur de sa vie comme de ses écrits. Le lecteur de "l'envol" tombe sous le charme comme celui de Tévérino est charmé par Madeleine, la charmeuse d'oiseaux.

Le charme joue aussi dans les deux essais suivants. Ils nous emmènent à l'assaut des Alpes sur les traces sandiennes. Bernadette Chovelon reedit les trois voyages alpestres de Sand sur ces sentiers qu'à la suite de reclus des Charmettes elle a tant pratiqués: accomplissement de rêveries d'enfance sous la lampe, ou d'aspirations de couvent pour la bleue Helvétie?

Annarosa Poli nous entraîne sur les bords des lacs italiens touchés par la botte ou la plume sandiennes: Lac Majeur, lac de Garde, de Côme, celui d'Iséo, locus amoenus de Lucrezia Floriani. Poli juge ce roman, à la suite de Mauron, plus une autodéfense qu'un autodiagnostic. Soit! Mais les descriptions! Sand, qui avait juré qu'on ne l'y reprendrait plus, se donne à coeur joie à l'art de peindre. Poli conclut, d'accord avec Simone Vierne, sur sa thèse de toujours: que l'Italie, terre fondamentale, montrée ici autant comblée d'eaux douces que le ventre maternel, reste "le refuge virtuel et symboliquement privilégié de toutes les évasions de l'imaginaire sandien."

Après cet enchevêtrement savant entre l'étude d'une écriture confidentielle et celle d'une écriture fictionnelle, Nicole Mozet nous embarque dans son déchiffrement des Lettres d'un voyageur, qui mêlent inextricablement les deux genres. Livre léger comme une gondole vénitienne, mais aussi complexe. On y voit l'auteur cheminer, depuis la prise de conscience d'Oliéro, et reprendre par sa marche même assez de souffle pour finalement s'affirmer écrivain-femme, libre et loquace devant les figures contemporaines

du pouvoir: chers collègues, puissants princes ou même Messieurs les critiques. Personnifiés ici sous les traits de Nisard dont Mozet a su retrouver la prose tordue. Il reprend, en les édulcorant, les thèmes de la critique victorienne, qui vient de traiter la prose sandienne de poison. Mais c'est pour recevoir, de plein fouet, la puissante figure de proue de la Lettre X. Les Lettres d'un Voyageur, ou comment on s'affirme écrivain.

Gloria Escomel, avec son "Voyage initiatique de Consuelo" a le mérite de citer René Guénon, mais non Léon Cellier. Elle met en parallèle les étapes initiatiques de l'héroïne sandienne et les épreuves du rituel franc-maçon. A la lecture de son étude bien informée, on en apprend long sur ces derniers, mais sans être conduit à apprécier ces "écarts qui font sens" entre la fiction sandienne et la liturgie franc-maçonne. Depuis toujours, depuis Lélia à la recherche de la "parole perdue", Sand a été fascinée par la légende d'Hiram. Elle en a totalement inversé la symbolique, nous dit-on. Mais nous n'avons qu'à la suivre dans cette re-configuration du mythe: ne jouit-elle pas de l'arbitraire souverain du créateur?

On n'en a jamais fini avec la Mare au diable. Brigitte Lane le démontre, lorsqu'elle reprend l'étude de cette Pastourelle - où Robin devient Germain si Marion reste Marie - là où Béatrice Didier l'avait menée. Elle applique avec bonheur au déroulement du conte héroïque les catégories des quatre zones établies par David Byrnum dans son Daimon in the Wood. Elle nous convainc qu'il y a, dans ce voyage initiatique, une double initiation: héroïsme et héroïnisme. Et de brillamment conclure qu'une fois de plus ici se retrouve ce procédé de "féminisation" fictionnelle que George Sand applique systématiquement au roman.

C'est dans ce même genre du roman que Monique Bosco se propose de ranger la monumentale Histoire de ma Vie, "anti-thèse féminine" des Confessions de Jean-Jacques. Elle en extrait des morceaux de son choix: méditation shakespearienne sur "qu'est-ce qu'un nom?", quatre naissances dont deux en rose, silhouette stendhalienne du jeune père dont Sand, riant sous cape de décevoir le lecteur friand de scandale, n'en finit pas de publier les lettres, retardant d'autant des confidences qui ne viendront jamais. Avec ses réticences, ses retours en arrière, ses fonds de tiroir, ses non-dits, ses pieux et moins pieux mensonges, Sand inaugure, dans son oeuvre-mosaïque, une écriture résolument moderne, où elle s'amuse tout en se donnant une imperturbable bonne conscience.

L'oeuvre est-elle vraiment d'un autre ordre que le rêve? L'un et l'autre ne coulent-ils pas de la même source? "Ce que dit le ruisseau" est de ces fonds de tiroir génial que Sand savait extraire pour étoffer ses parfois légers volumes, ici Laura. Anne Berger s'est servie avec un brio sans pareil de ce dialogue presque platonicien entre deux amoureux de la nature, le naturaliste et le poète. Tatiana Greene nous avait déjà démontré dans son analyse du Diable aux champs que Sand, devant un problème quasi-insoluble, aime à le théâtraliser, à donner une voix à chacune de ses

contradictions internes. Il faut lire ce que Berger tire de ce court texte qui, comme le ruisseau, coule de source, comme lui reste modeste, comme lui s'embarque dans l'immense cycle de la vie, voyageant des nuages à l'océan, de la rêverie des profondeurs aux profondeurs du public. Science? Poésie? La Nature doit-elle être l'objet du regard de l'un ou de l'autre? L'auteur joue constamment sur les frontières du langage, traduttore/tradittore, et nous laisse admirer la virtuosité inspirée de ce texte dédié à l'inspiration.

Si ce petit ouvrage, destiné au succès étonne par sa couverture, Jeanne Goldin explique cette photographie de Félix Nadar. Sand sous la perruque de Molière - yeux de sphinx lèvre épaisse et bonne, sourire de sérénité et de sagesse quotidiennement acquises sur le chemin de la vie - c'est le point d'arrivée dans la série toujours plus riche de ces visages qui, rituellement, illustrent nos publications. On peut quand même s'étonner de cette perruque sur la tête d'un être qui a tant bataillé les "vieilles perruques" et autres philistins. Se rêve-t-elle en Molière démasquant toute perfidie lorsqu'un soir de succès et de fantaisie, elle l'a endossée dans les coulisses du Français? Ou est-ce là encore une mascarade, une évasion, le départ de l'éternelle bohémienne pour la Verte Bohême?

Marie-Jacques Hoog  
Professor Emerita  
Rutgers University/New Brunswick

Kennedy, George A., ed. and trans. A Woman's Version of the Faust Legend: 'The Seven Strings of the Lyre' by George Sand. Chapel Hill, NC: University of North Carolina Press, 1989. 185 pp.

Slowly Sand's works are being made available to the English-speaking world. George A. Kennedy's thoughtful translation of Les Sept Cordes de la lyre comes sixteen years after René Bourgeois published his excellent and well-documented edition (Flammarion, 1973). Kennedy unearthed a manuscript of Sand's fantastic armchair drama in the library of the University of North Carolina while researching an exhaustive study of the Faust legend, which accounts for his title: A Woman's Version of the Faust Legend. Here he offers only a capsulized analysis of Sand's reformulation of the Faust theme; along with a brief summary of Sand's career, the twenty-one-page introduction gives some general indications of philosophical influences as well as social and feminist themes in The Seven Strings of the Lyre. The principal value of the volume, however, remains the accurate translation of one of Sand's most difficult texts.

One is struck at first by the artificially formal tone of Kennedy's English, especially in Albertus's speeches. Frequent archaic expressions impede the flow of the text. Witness these few examples: "How is it that you ... are come home so early?" (28); "You speak too truly" (32) ['Tu dis trop vrai,' p. 52 in the Bourgeois edition]; the use of "thee" and "thou" in Albertus's prayer-like apostrophe to Philosophy (34, I.ii). In the case of